Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

47-48 | 2012

Voix Féminines. Ève et les langues dans l'Europe moderne

Femmes grammairiennes ? *Les Lettres de Mademoiselle*** à Monsieur*** Professeur de Rhetorique [...] sur la Langue Française* (1756)

Nadia Minerva

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/3132>

DOI : 10.4000/dhfles.3132

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Nadia Minerva, « Femmes grammairiennes ? *Les Lettres de Mademoiselle*** à Monsieur*** Professeur de Rhetorique [...] sur la Langue Française* (1756) », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 47-48 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 25 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/3132> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.3132>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2023.

Tous droits réservés

Femmes grammairiennes ? Les *Lettres de Mademoiselle*** à Monsieur*** Professeur de Rhetorique [...] sur la Langue Françoise* (1756)

Nadia Minerva

1. La grammaire des dames

- 1 Une étude sur la grammaire des dames ne peut que commencer par l'évocation du célèbre numéro d'*Histoire Épistémologie Langage* de 1994 qui y a consacré une bibliographie et des pages éclairantes. Il s'agit d'un corpus important pour lequel on peut parler de véritable mode aux XVIII^e et XIX^e siècles. Cependant, ce corpus nous livre un nombre très réduit d'ouvrages écrits par des femmes, d'où la singularité des dix-sept *Lettres [...] sur la Langue Françoise* dont l'intérêt réside avant tout dans leur auteur : une demoiselle que je n'hésite pas à qualifier de grammairienne, bien consciente qu'il s'agit d'un métier inhabituel, à cette époque, pour le sexe féminin.
- 2 Les *Lettres* anonymes qui seront ici analysées offrent une nouvelle perspective sur la relation entre les femmes et la grammaire¹. Dans le contexte du XVIII^e siècle – où le rapport des femmes avec la grammaire ne montre que leur faiblesse et leur infériorité –, ces lettres, décidément polémiques contre les stéréotypes des fautes de grammaire féminines, se veulent la preuve que, si la femme reçoit une éducation adéquate, elle peut rivaliser avec l'homme, même dans le domaine ardu de la réflexion grammaticale.
- 3 Après un aperçu sur la grammaire des dames entre XVII^e et XVIII^e siècles, dans les pages qui suivent seront abordées les propositions avancées dans les *Lettres* à propos de la réforme de l'orthographe, de la simplification de la grammaire, du genre des noms et de la désambiguïsation des homonymes et des polysèmes.

2. Femmes et réflexion linguistique

- 4 Rares sont les femmes qui se sont intéressées à la grammaire : quatre sont mentionnées dans les contributions d'HEL : Marie Le Jars de Gournay (*L'Ombre de la damoiselle de Gournay*, 1626), la célèbre « fille d'alliance » et éditrice de Montaigne, antagoniste de Malherbe, dont les œuvres complètes comportent des remarques éparses sur la querelle entre conservateurs et novateurs, sur la langue poétique et sur les diminutifs (« Du langage françois », « Des diminutifs françois », « Deffence de la poësie et du langage des poëtes »...); Marguerite Buffet (*Nouvelles observations sur la langue françoise*, 1668) qui fait « profession » « d'enseigner aux Dames l'art de bien parler & de bien écrire... »² et Madame La Roche (*Le vrai & parfait abrégé de toutes les grammaires françoises [...]*, 1705) qui publie en Allemagne et s'adresse aux germanophones ; aux Pays-Bas, Johanna Corleva, une savante d'Amsterdam étudiée par J. Noordegraaf, publie deux livres : une grammaire, *Algemeene en geredeneerde spraakkonst* (1740), première traduction de la *Grammaire générale et raisonnée*, et un dictionnaire néerlandais-français, *De Schat der Nederduitsche Wortel-woorden [...] / Le Trésor des Mots Originaux, de la Langue Flamande [...]* (1741). Au XIX^e siècle, elles seront plus nombreuses.
- 5 À ces femmes-grammairiennes, on peut ajouter notre demoiselle et Madame Mérimot³ qui a publié une méthode de lecture (1798). Enfin, un groupe bien plus nourri de grammairiennes anglo-saxonnes, à partir d'Elizabeth Elstob⁴, ont été étudiées par Carol Percy, d'abord dans un article du numéro cité d'HEL (1994) où elle ne mentionne que six grammaires des femmes écrites pour les femmes, puis, dans un article de 2010 où elle en compte quatorze pour le XVIII^e siècle, à partir de la *New Grammar* d'Ann Fisher (1750)⁵.

3. Femmes et grammaire⁶

- 6 Si les grammaires des dames ne sont pas nombreuses, en revanche, le XVIII^e siècle nous a laissé de nombreuses grammaires pour les dames où les auteurs-hommes se prodiguent à illustrer les attentes qu'ils reposent dans la grammatisation (modérée) du deuxième sexe. Dans la plupart des cas, par « grammaire des dames » on désigne des manuels élémentaires, qui exigent des temps réduits d'apprentissage, des capacités cognitives médiocres, une application modeste : « Je prie les dames de ne faire que de très-courtes réflexions sur le précepte », dit Barthélemy à ses « jeunes orthographistes » (1778 : 58) et Thibierge explique qu'il s'est débarrassé – pour ses dames – de ces « formes scientifiques », si difficiles et si désagréables et qu'il a pu diminuer l'aridité des règles et des principes (1810).
- 7 Cette étiquette désigne aussi des simplifications de grammaires plus prétentieuses – jugées inappropriées pour un public féminin – qui privilégient le répertoire des formes, des exemples abondants et l'exercice mnémonique, des textes se fondant sur une analyse des besoins linguistiques de la femme qui en définit les caractéristiques et le statut. L'idée est donc de mettre à nu l'identité féminine, de prendre en compte son rôle social, ses intérêts, ses goûts.
- 8 Nous rencontrons, au XVIII^e siècle, plusieurs tentatives pour proportionner l'analyse linguistique, le choix du lexique et des contenus culturels à l'identité féminine. Ces grammaires des dames se fondent toutes sur quelques stéréotypes qui ont fixé depuis

longtemps le rapport monde féminin/langue : d'une part, la spontanéité et la fraîcheur du langage des femmes, indiqué comme modèle en raison de l'absence de toute pédanterie, d'autre part, leur faible familiarité avec le code écrit, ce qui justifie l'exigence de leur apprendre la langue « par règles ». Stéréotypes qui sont l'héritage du XVII^e siècle⁷ – on le sait, la femme est l'arbitre du bon usage dans la conversation –, et stéréotypes qui consacrent également son assimilation aux ignorants : c'est le revers de la médaille. Le manque d'étude qui profite grandement à l'oral, est fort nuisible à l'écrit, car, quand la femme prend la plume, elle montre tous les inconvénients de la carence d'une éducation linguistique formelle. Elle s'expose aux pires railleries et ses fautes font l'objet d'une unanime réprobation.

- 9 Les femmes doivent donc apprendre l'orthographe, une orthographe grammaticale pour le français, pleine de pièges : la plupart des grammaires des dames affichent dans le titre des indications concernant l'orthographe. L'ignorance totale de la grammaire estropie leurs écrits, rend obscurs leurs discours, si clairs et ingénieux quand ils sont exprimés oralement, comme le remarque Prunay (1777 : XVIII).
- 10 Quelles sont les fautes les plus fréquentes chez les femmes ? Les graphèmes et les signes diacritiques, les désinences nominales et verbales (avec les problèmes conséquents de l'accord), les homonymes, les barbarismes et les provincialismes... Les choix opérés par les grammairiens montrent que les fautes des femmes sont dues aux dichotomies langue orale/langue écrite, registre familier/registre soutenu, périphérie/centre. L'enseignement linguistique sera donc centré sur les vices de prononciation (que l'on attribue à des inflexions dialectales ou à l'ignorance de l'étymologie), la prosodie, la morphosyntaxe, les écarts par rapport à l'élégance et la justesse de la langue.
- 11 L'idée reçue selon laquelle le rapport des femmes avec la grammaire est déplorable trouve un sec démenti dans ces *Lettres d'une femme sur la Langue Française*. La perspective des grammaires des dames sur la culture linguistique à dispenser aux femmes est complètement renversée. Les *Lettres* sont une *grammaire des dames*, à savoir un projet de réforme du français basé sur des principes « féminins » : de nombreux points de phonétique, d'orthographe et de morphosyntaxe sont examinés et réformés par notre demoiselle.

3. La réforme de l'orthographe

- 12 Le domaine de la graphématique n'est pas nouveau pour les femmes, ou du moins il n'est pas inhabituel de leur attribuer l'aspiration à simplifier l'orthographe. Mais cette aspiration n'a-t-elle pas ses racines dans leur faible familiarité avec le code écrit ?
- 13 Les *dames* sont depuis le siècle précédent les ennemies déclarées de l'orthographe conservatrice ; elles se sont depuis toujours rangées du côté de l'*orthographe moderne*, l'orthographe simplifiée qui met au ban les lettres grecques, les lettres doubles, les lettres étymologiques et tous les graphèmes qui font du mot écrit une image déformée de la parole prononcée. Somaize donc, dans son *Dictionnaire des Précieuses* (1661), avait de bonnes probabilités d'être cru quand il rapporta leur réforme, réforme qui déclencha une vive indignation contre les « mutilations » que la « coterie » des *Précieuses* a fait subir à l'orthographe traditionnelle⁸, bien que le temps leur ait donné raison sur bien des points, comme le relève Firmin Didot dans son histoire de l'orthographe (1868). Il n'est pas surprenant que plusieurs propositions de notre demoiselle soient les mêmes que celles du *Dictionnaire des Précieuses* : réduction des diphtongues, suppression des

consonnes non articulées, des géminées et des digrammes dits lettres grecques (*th, ph*), assimilation des consonnes, etc.

- 14 Selon Somaize, l'orthographe des Précieuses répond à leur projet de réduction des mots par la suppression des lettres superflues, pour rendre l'écriture plus proche de la prononciation⁹. On a minimisé l'apport des Précieuses et Brunot se demande quel rôle elles ont pu jouer¹⁰. En effet, les réformes de l'orthographe sont légion, avant le *Dictionnaire* de Somaize et après : *Les Véritables règles de l'ortographe francéze, ou l'art d'aprandre an peu de tams à écrire côrectemant* de Lesclache (1668), *Les Progrès de la véritable ortographe ou l'ortographe francéze fondée sur ses principes confirmée par démonstracions* de Lartigaut (1669), le *Projet d'un Esei de grammère francéze de laquele on ôte toutes lés letres inutiles* (1704), la *Nouvelle maniere d'ecrire comme on parle en France* de Vaudelin (1713), le *Précepteur, c'est-à-dire huit traités, savoir une grammaire francéze, une ortographe francéze* (1750)..., autant de sources possibles pour les *Lettres*, sans parler des autres réformistes plus modérés (Dangeau, Girard, d'Olivet, Beauzée...). Il suffit de penser à la troisième édition du *Dictionnaire de l'Académie* (1740), sous la direction de l'abbé d'Olivet, dont les changements orthographiques affectent 5 000 mots sur 20 000 (plus du quart du vocabulaire est modernisé).
- 15 D'ailleurs, tout avait déjà été dit sur la bi-univocité du rapport graphème/phonème par les Messieurs de Port-Royal qui expriment leurs vœux au sujet de l'orthographe :
 1. Que toute figure marquast quelque son, c'est à dire qu'on n'écrivist rien qui ne se prononçast;
 2. Que tout son fust marqué par une figure ; c'est à dire qu'on ne prononçast rien qui ne fust écrit;
 3. Que chaque figure ne marquast qu'un son, ou simple ou double. Car ce n'est pas contre la perfection de l'écriture qu'il y ait des lettres doubles, puisqu'elles la facilitent en l'abrégeant ;
 4. Qu'un mesme son ne fust pas marqué par de différentes figures. (Arnaud & Lancelot 1660 : 19)
- 16 Les lettres de la demoiselle sont suscitées par les commentaires ironiques de son ancien maître sur une lettre d'une dame : son orthographe, très fautive, est celle de toutes les dames, remarque-t-il (p. 3). Pleine de fautes, réplique la demoiselle, mais aussi pleine de bon sens et donc digne d'admiration :

Ce sont vous, Messieurs les Sçavants, qui ortografie mal. Quelle idée d'employer dans l'écriture beaucoup de lettres inutiles et à la pronontiation et à la distinction des idées des choses que l'on veut exprimer ? Penser bien, parler comme on pense, écrire comme on parle, voilà dans la balance du bon sens la vraie façon d'écrire. Vous ne trouvez pas cela dans votre ortographe, on le trouve en partie dans celle des femmes.
- 17 Le caractère illogique de l'écriture française, masculine, fait ressortir le caractère rationnel et logique de la prétendue ignorance féminine. Et la demoiselle de s'aventurer dans un réajustement radical du système graphique. Elle propose une écriture qui soit la transcription de la parole, une écriture où un signe correspond à un son, une écriture phonographique. Elle se prononce donc contre l'orthographe étymologique et pour l'alignement de la graphie sur la prononciation. On aura reconnu la théorie de la représentation étudiée par Liselotte Biedermann-Pasques (1998) ; il ne faut pas écrire comme les Anciens : les lettres ayant été inventées pour représenter les sons de la parole, il faut tenir compte de la prononciation moderne. La demoiselle opte pour la transparence dans le rapport graphie-phonie (comme les adeptes de l'orthographe phonétique et modernisée l'avaient exigé selon différents degrés), la réduction

drastique des graphèmes rendue possible par la correspondance exacte phonème/graphème (l'auteur donne de nombreux exemples de phrases qui, transcrites avec un système phono-orthographique de son invention, réduisent leur extension de plus de 20 % (p. 45), le rejet du principe d'écriture « morphogrammique » qui est à la base des théories conservatrices (s du pluriel, e du féminin, certaines désinences verbales non prononcées...).

Les diphtongues sont des êtres de raison. C'est une monnoye imaginaire.

Cinq voyelles ne sont pas assez. Il en faut douze.

Moyennant ces douze voyelles, il n'y aura plus dans l'alphabet cet embarras de voyelles simples, de voyelles composées, de diphtongues de différentes espèces, de voyelles nazales, de voyelles longues, de voyelles breves. Toutes ces choses sont capables d'embarrasser le langage, soit parlé, soit écrit. (p. 32-34)

- 18 et elle invente de nouveaux graphèmes correspondant aux douze sons vocaliques du français.

Lettres, p. 34 : les voyelles.

- 19 Quant aux consonnes, elle n'en est pas plus satisfaite. Tout le système consonantique est à refaire : il y a trop de consonnes et celles qui servent n'existent pas (elle distingue, par exemple, trois graphèmes pour *g* dans *dégagé*, *gagné* ; deux pour *l* dans : *pélerin* et *bouillon* ; deux pour *n* dans : *André* (nasale) et *Annibal*). Tout d'abord, il faut supprimer les consonnes finales non prononcées. Puis il faut empêcher qu'un même son s'écrive de deux manières différentes. Par exemple, le graphème *t* qui transcrit parfois le son /s/ : « Il faut qu'un *t* soit toujours un *t*. S'il faut prononcer le second *t* de *Titien* comme *s*, il faut l'écrire par un *s*, *Tisien* » (p. 41).

Lettres, p. 43 : les consonnes.

- 20 Puis, elle s'en prend au h : « Le caractère h n'est rien. Il faudra en faire quelque chose » (p. 37). C'est un avis partagé : déjà au siècle précédent, Ménage, dans ses *Observations sur la Langue françoise* (1675), avait remarqué que « H [est] mise sans raison en plusieurs mots » (cité par Biedermann-Pasques, 1998). Voici ce qu'elle propose : vu qu'elle assigne le graphème c, suivant le critère de bi-univocité, seulement au son /k/, h servira de prépalatale fricative sourde : on écrira hapo pour chapeau. « Quelle breveté ! quelle clarté ! quelle simplicité dans le mot hapo [...] ! Je voudrais devenir homme pour être désigné par le mot hapo » (p. 39). Cette proposition n'est pas neuve non plus : Vauvelin, par exemple, avait proposé le même emploi de h. Elle établit donc un nouvel alphabet qui aura pour but de supprimer toutes les « irrégularités », « les superfluités », les « variétés » « qui font entre l'écriture & le langage, des difficultés [...] dans la manière d'écrire et de parler » (p. 15).

4. La simplification de la grammaire et le genre des noms

- 21 Les interventions de Mademoiselle concernent l'article, le nom, le pronom et le verbe. Elles visent à simplifier les marques redondantes, à normaliser les exceptions, à désambiguïser les énoncés équivoques. Le texte de référence sur lequel portent ses modifications est la grammaire de Restaut, dans l'édition de 1750.
- 22 Éliminons avant tout ce qui est inutile, propose-t-elle : ne dans la négation, pas est suffisant.

Les enfans qui commencent à parler cherchent la maniere la plus naturelle de s'expliquer, la plus breve et la plus expédiente pour communiquer leur pensée.

J'aime la bouillie, dira l'enfant. J'aime pas la bierre, dira le même enfant. Cela est bref, cela est expressif. (p. 23)

- 23 En effet, les deux principes qui guident la demoiselle sont la brièveté et l'expressivité.

Peut-être quelqu'un dira qu'on emploie cette double négation dans la vue d'orner le discours. [...] Vous trouveriez-vous bien orné si on vous affubloit de deux robes, qu'on vous mît sur la tête deux bonnets quarrés et deux perruques ? (p. 24)

- 24 Fréquentes sont les polémiques contre les « ornements » qui nuisent à l'immédiateté du message, et contre les solutions dictées par la « deli-catesse de l'oreille », car « il faut accoutumer les oreilles aux sons de la raison » (p. 64). Pourquoi multiplier les désinences verbales ? Le pronom ne suffit-il pas pour diversifier les personnes ? Pourquoi les verbes irréguliers, sources d'erreur ? « Roidissons-nous, Monsieur, contre l'irrégularité. Ne souffrons aucuns verbes de cette espece. Il n'y a qu'à vouloir. Plus de verbes irréguliers. » (p. 67)

- 25 Les trois s, marques du pluriel dans des syntagmes article-nom-adjectif sont inutiles : l'article suffit pour distinguer le singulier du pluriel, le masculin du féminin et du neutre, que la demoiselle introduit pour rationaliser le genre des termes référés aux êtres inanimés sujets à l'arbitraire. Mais il faut reformuler tous les paradigmes des articles auxquels sont totalement confiées les fonctions distinctives de cas, genre et nombre. On utilisera cependant le double article au lieu du masculin générique :

Les hommes sont raisonnables. On parle dans cette phrase également des hommes et des femmes. Il seroit donc à propos de joindre les deux articles, et de donner au mot homme les deux genres : *le la hommes sont raisonnables.* (p. 50),

- 26 suggère la demoiselle, en proposant un expédient antisexiste, certes maladroit, mais avant-coureur. Nous touchons un problème sensible. Quant au sexisme dans la langue française, en effet, elle soulève le problème des accords syntagmatiques et des dissymétries grammaticales quand on se réfère aux hommes et aux femmes avec des effets d'effacement et de marginalisation des femmes.

- 27 Comme on le sait, ce refus du masculin à double valeur est très actuel, quand les femmes accèdent à des professions qui leur étaient fermées autrefois. Il suffit de penser aux dénonciations contre l'absence d'une forme féminine symétrique à la forme masculine dans les noms d'agents. C'est le problème du « marquage » (Lepschy 1989) : pourquoi les mots qui renvoient aux hommes (et fréquemment dans la forme masculine), devraient-ils être employés comme termes génériques qui dénotent à la fois les hommes et les femmes ? Le masculin inclusif cache les femmes. Le masculin « non marqué », dit-on aujourd'hui, n'est pas « neutre », tout au contraire il renforce les préjugés de genre et obscurcit la présence des femmes dans les rôles institutionnels, les professions, la presse, l'opinion publique.

- 28 Le genre montre d'ailleurs l'arbitraire du signe, précise la demoiselle : « On dit *une perdrix* sans masculin ; *un perdreau* sans féminin : les mâles de cette espece deviennent-ils femelles en vieillissant, & naissent tous mâles ? » (p. 54). Les linguistes, on le sait, distinguent le genre grammatical (la classification des noms à partir de la morphologie linguistique) du genre « naturel » ou « biologique » (la division des êtres humains en catégories binaires qui se fondent sur la morphologie anatomique). Le genre grammatical et le genre naturel ne coïncident pas toujours (l'exemple de *Fräulein*, en allemand, grammaticalement neutre, est le plus connu). La recherche en anthropologie du langage a montré que les catégories de genre dans une langue sont des ressources sociales plutôt que des structures grammaticales fixes. Mais, à l'époque des *Lettres*, la

remarque de la demoiselle concernant le genre en tant qu'ordre grammatical arbitraire est digne de toute notre attention. Pour en faire ressortir la modernité, j'évoquerai l'*Extrait d'une grammaire pittoresque et amusante à l'usage des dames et des étrangers, suivi d'un Traité figuratif sur les genres de nos substantifs* de Thibierge (1810)¹¹. Le *Traité* de Thibierge montre comment l'enseignement grammatical peut être mis au service du renforcement du statut social ; il montre comment on peut enseigner le rôle à travers le genre. L'écueil est le genre des noms désignant des inanimés. Mais, puisque le genre des noms reflète toujours la condition de l'homme et de la femme, et leurs qualités respectives, il suffit de penser à leurs traits dominants, dit-il. Déjà pour les animaux domestiques, observe Thibierge, on peut observer les caractéristiques liées au sexe :

Les mâles et les femelles de ces animaux [taureau/vache, bœuf/brebis, bouc/chèvre, coq/poule] se distinguent par des caractères très-différents, l'un est fier, turbulent, courageux ; l'autre craintif, pacifique, modeste. On aurait donc mal fait de les confondre par un seul genre (1810 : 6).

- 29 Un substantif sera donc de genre masculin quand l'objet désigné a quelques propriétés du sexe masculin : *force, vivacité, élévation* (Thibierge, s'est-il aperçu que ces noms sont féminins ?) Les prérogatives masculines sont féconder les êtres productifs et être plus actifs que passifs. En revanche, un substantif est de genre féminin quand il a en lui les propriétés du sexe féminin : plus de grâce que de force, plus de douceur que de vivacité, plus de délicatesse que de vigueur, plus passif qu'actif... Ainsi, *art* et *ciel* ne peuvent être que masculins et ils ont les propriétés pour féconder la *terre*, qui, bien sûr, est de genre féminin, terre épouse, mère, nourrice. Comme on le voit, Thibierge ne prend en considération que le français, ce qui le fait tomber dans des méprises grossières : il est notoire que le caractère immotivé du genre grammatical est justement déduit par les linguistes de la différence dans la distribution des genres dans les langues. Thibierge a donc choisi un domaine réfractaire à toute tentative de rationalisation¹². Mais pour Thibierge, la forme grammaticale existe en tant qu'expression d'une valeur sémantique liée au symbolisme du corps inscrit dans la langue : une disponibilité sémantique (Violi 1987) qu'il assume pour organiser un système oppositif : actif/passif, fort/faible, supérieur/inférieur, fondé sur les représentations archaïques du féminin, représentations qui sont mises au service d'une sentence irrévocable sur le statut de la femme. La condition de la femme est sanctionnée par l'analyse linguistique et la discrimination sexuelle passe par les catégories grammaticales.

4. Les homonymes et les polysèmes

- 30 Enfin, la demoiselle n'oublie pas d'aborder une autre question épineuse : les homonymes et les polysèmes qui suscitent son irritation et, dit-elle, sa « mauvaise humeur » contre la langue nationale (p. 16). La langue française est « difficile » et « ridicule » à cause de la quantité de « mots de même consonance & de différente signification dont elle est remplie » (p. 16).
- 31 En cela, elle rejoint plusieurs autres grammairiens des dames qui mettent l'accent sur cette difficulté : Barthélemy (1787), par exemple, qui consacre lui aussi un développement important aux substantifs à deux genres et aux fautes fréquentes des femmes concernant les homonymes.

N'est-ce pas assez pour les enfans qui apprennent à lire & pour les étrangers qui veulent apprendre notre langue, que ces superfluités dont je vous ai entretenu ? Il faut encore qu'on attache aux mêmes mots différentes significations. L'on voit tous

les jours des personnes très-versées dans notre langue en défaut à ce sujet. (p. 16-17)

- 32 La demoiselle cite plusieurs cas d'homonymie, dont *je suis*, verbe être, et *je suis*, verbe suivre, *souris*, l'animal, et *souris*, le mouvement du visage, puis la fameuse série d'homophones *temps* – *tan* – *taon* – *tend* – *tant*. Les homonymes sont des sources d'ambiguïté. Le français est finalement une langue pauvre quoi qu'en disent les savants sur le degré de perfection qu'elle aurait atteint.
- 33 Ce thème commence à prendre une certaine importance chez les grammairiens. Voué à un grand avenir, il fait en effet son apparition dans la grammaire de Restaut (*Principes généraux et raisonnés de la grammaire française*, 1730) qui traite de la distinction à l'écrit entre *la* et *là*, *du* et *dû*, *des* et *dès*, *a* et *à*, *ce* et *se*, *mes* et *mais*, *dont* et *donc*, *quand* et *quant*, *sur* et *sûr*, *ou* et *où*... Il aborde enfin l'orthographe des homophones opérant des distinctions que nous retrouvons, par exemple, dans la *Grammaire des dames* de Barthélemy. Les dictionnaires des homonymes ne tarderont pas : ceux de Hurtault (*Dictionnaire des mots homonymes de la langue française*, 1775), Philippon de La Madelaine (*Des homonymes français, ou Mots qui dans notre langue, se ressemblent par le son et diffèrent par le sens*, 1802), Delion-Baruffa (*Nouveau Dictionnaire des mots homonymes de la langue française* [...], 1805)...

5. Conclusion

- 34 Féministe avant la lettre, Marie de Gournay avançait – au début du XVII^e siècle – que si les hommes et les femmes étaient éduqués de façon identique les différences disparaîtraient. Notre demoiselle a eu cette chance : elle a bénéficié d'un curriculum masculin. Dans la maison paternelle, elle a suivi les cours de grammaire que le précepteur (destinataire de ses lettres) dispensait à ses frères. Non seulement, elle se distingue des autres femmes par ses goûts, mais elle fait preuve d'un tempérament très peu conventionnel pour une femme.
- 35 « J'aurai contre moi l'usage, la coutume, la mode. Ce sont-là auprès de beaucoup de personnes de redoutables adversaires » (p. 7), admet la demoiselle, sans se décourager ; elle ne craint pas non plus d'aller augmenter le nombre des précieuses ridicules : elle est consciente qu'une femme ne devrait pas défier l'homme sur son terrain, celui de l'esprit (p. 8), mais elle ne s'y soustrait pas, brisant deux fois, de façon agressive, sur le plan du contenu et sur le plan du style, les canons et les espaces qui lui sont autorisés. Tout le projet de réforme est exprimé en formules catégoriques, d'un ton assertif, inconvenant pour une femme (Yaguello, 1992 : 37). Parmi les traits du stéréotype féminin connotés défavorablement, nous rappelle Marina Yaguello, il y a le purisme, la maîtrise de registres relevant de domaines mineurs, la parole timorée, non assertive, l'incapacité de manier des concepts abstraits, la peur des mots (*ibid.*, p. 57). Dans les *Lettres*, la démonstration *a contrario* est faite : les lettres sont la preuve des dons intellectuels d'une femme, de ses capacités d'abstraction et de théorisation. Elles montrent « l'étendue et la solidité de l'esprit de la demoiselle », nous dit l'Avertissement, qui a brillé dans les disciplines les plus éloignées du monde féminin, traditionnellement ancré dans le concret et dans le quotidien : ces sciences dures qui ne sont pas faites pour la faiblesse intellectuelle qu'on assigne d'ordinaire au beau sexe. Mademoiselle est devenue une véritable « femme sçavante » (p. IV). Nous ne trouvons pas dans les *Lettres* de programme pédagogique, mais elles suggèrent un plan

d'éducation décidément moderne : sans négliger les occupations féminines (« l'éducation qui lui conv[ient] »), la femme peut aspirer à une culture plus élevée.

- 36 Mais pour revenir aux propositions linguistiques de la demoiselle concernant la transparence, l'univocité, l'économie linguistique, elles vont à l'encontre du stéréotype qui prétend que la femme est la gardienne de l'usage même s'il est contraire à la raison :

la méthode autorisée par l'usage, la mode & la coutume concernant l'orthographe, est une chose défectueuse & qu'il faut corriger. (p. 15)

Le but essentiel de la parole pour les gens de bon sens, est de communiquer leurs idées. Tout ce qui éloigne de ce but est défectueux et doit être corrigé. (p. 20)

- 37 Il faut oser : une norme perd son sens si elle s'oppose à la raison. Contrairement au stéréotype qui la veut gardienne de l'usage, la femme grammairienne se range du côté de l'utopie de la langue régie par l'ordre et la régularité, la transparence et l'univocité, la fonctionnalité et l'économie – formulée ici en termes de transgression féminine au code linguistique et au code culturel, en tant qu'infraction du modèle pédagogique en vigueur.
- 38 Les écarts des femmes pris comme modèle d'un devoir-être fournissent la base pour un réaménagement révolutionnaire du système-langue.

BIBLIOGRAPHIE

ARNAUD, Antoine & LANCELOT, Claude (1660). *Grammaire générale et raisonnée*. Paris : Pierre le Petit.

AYRES-BENNETT, Wendy (1994). « Le rôle des femmes dans l'élaboration des idées linguistiques du XVII^e siècle en France », *Histoire Épistémologie Langage*, 16/II : *La grammaire des dames*, 35-53.

BARTHÉLEMY, Louis (1787). *Grammaire des dames, ou Nouveau traité d'orthographe française ; réduite aux règles les plus simples [...]*. Genève : Barde, 1^{ère} éd. 1785.

BECK-BUSSE, Gabriele (1994a). « La grammaire française dédiée à mes jeunes amies : bibliographie raisonnée de manuels de la langue française à l'usage de la jeunesse féminine (1564-1850) », *Histoire Épistémologie Langage*, 16/II : *La grammaire des dames*, 9-33.

BECK-BUSSE, Gabriele (1994b). « Les femmes et les "Illitterati" ; ou : la question di latin et de la langue vulgaire », *Histoire Épistémologie Langage*, 16/II : *La grammaire des dames*, 77-94.

BIEDERMANN-PASQUES, Liselotte (1990). « Théories et pratiques orthographiques au XVII^e et au début du XVIII^e siècle », *Le Français moderne*, 60^e année, n° 2, déc. : *Écriture et orthographe*.

BIEDERMANN-PASQUES, Liselotte (1992). *Les grands courants orthographiques au XVII^e siècle et la formation de l'orthographe moderne*. Tübingen : Niemeyer.

BIEDERMANN-PASQUES, Liselotte (1998). « Les caractéristiques de la modernité du système graphique de Ménage (1675) », in I. Leroy-Turcan & T. R. Wooldridge édés, *Gilles Ménage (1613-1692), grammairien et lexicographe. Le rayonnement de son œuvre linguistique*. Édition électronique, Toronto : SIEHLDA.

- BOUHOURS, Dominique (1671). *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Paris : Mabre-Cramoisy.
- BRUNOT, Ferdinand (1905-). *Histoire de la langue française*. Paris : Colin, t. III et IV.
- CAJKA, Karen (2008). « Eighteenth-century teacher-grammarians and the education of proper women », in I. Tieken-Boon Van Ostade ed, *Grammars, Grammarians and Grammar-Writing in Eighteenth-Century England*. Berlin : Walter de Gruyter, 191-222.
- CALLIÈRES, François de (1692). *Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler [...]*. Paris : Claude Barbin.
- FIRMIN DIDOT, Ambroise (1868). *Observations sur l'orthographe ou ortographe française suivies d'une histoire de la réforme orthographique depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours*. Paris : Typographie d'Ambroise Firmin Didot.
- LEPSCHY, Giulio (1989). « Lingua e sessismo », in *Nuovi saggi di linguistica italiana*. Bologne : Il Mulino, 61-84.
- Lettres de Mademoiselle*** à Monsieur*** Professeur de Rhetorique au Collège de... en l'Université de... sur la Langue Française* (1756). A Berlin : Et se vend à Paris, Chez la Veuve Lottin, et J. H. Butard, Imprimeurs-Libraires.
- MÉRIGOT, Madame (1798). *Étrennes de Cadmus, manière facile et amusante d'apprendre à lire sans épeler*. Paris : Mérigot.
- PERCY, Carol (1994). « Paradigms for their sex ? Women's grammars in late eighteenth-century England », *Histoire Épistémologie Langage*, 16/II : *La grammaire des dames*, 121-141.
- PERCY, Carol (2010). « Women's grammars », in Raymond Hickey ed, *Eighteenth-Century English : Ideology and Change*, Cambridge : Cambridge University Press, 38-58.
- PRUNAY, de (1777). *Grammaire des dames, où l'on trouvera des principes sûrs et faciles pour apprendre à orthographier correctement la langue française, avec les moyens de connaître les expressions provinciales, de les éviter, et de prévenir, chez les jeunes Demoiselles, l'habitude d'une prononciation vicieuse*. Paris : Eugène Ofroy.
- SOMAIZE, Antoine Baudeau, sieur de (1661). *Le grand Dictionnaire des préieuses [...]*. Paris : J. Ribou, 2 vol.
- THIBIERGE, R. M. (1810). *Extrait d'une grammaire pittoresque et amusante à l'usage des dames et des étrangers, suivi d'un traité figuratif sur les genres de nos substantifs*. Paris : Didot.
- VAUGELAS, Claude Favre de (1647). *Remarques sur la langue française*. Paris : V^{re} J. Camusat et P. Le Petit.
- VIOLI, Patrizia (1987). « Les origines du genre grammatical », *Langages*, 85, mars : *Le sexe linguistique*, 15-34.
- YAGUELLO, Marina (1992). *Les mots et les femmes*. Paris : Payot.

NOTES

1. Cet article se veut un approfondissement d'une étude remontant à 2000, où les *Lettres* étaient mises en perspective avec d'autres grammaires des dames (celles d'Antonini, Prunay, Barthélemy et Thibierge), dans le but de montrer les traits marquants de ces grammaires par rapport à celles destinées à un public masculin ou non précisé (Minerva 2000).

2. Ces deux linguistes ont été étudiées par Wendy Ayres-Bennett qui nous explique que le manque d'éducation et la position sociale des femmes les a empêchées de produire des grammaires formelles. Elles ne nous ont laissé en effet que des remarques (Ayres-Bennett 1994).
3. Épouse d'un imprimeur/libraire de Paris, Madame Mérigot est encore attestée en activité dans la librairie en 1819-1820.
4. Mieux connue pour ses études d'ancien anglais (*An Apology for the study of Northern Antiquities*), elle a également publié une grammaire : *Rudiments of Grammar for the English-Saxon Tongue* (1715).
5. Je suis redevable de ces informations à Massimo Sturiale qui m'a également fait connaître une autre étude mentionnant six grammaires publiées vers la fin du XVIII^e siècle par des maîtresses à l'intention de leurs écoles (Cajka 2008).
6. Pour plus de détails, voir Minerva 2000.
7. Voir, notamment, Vaugelas 1647 et Bouhours 1671. Sur le rôle actif de la femme dans les débats linguistiques de l'époque, voir aussi François de Callières (1692) qui fait souvent allusion à sa fonction d'arbitre dans les querelles sur le bon usage.
8. Francis Wey, *Remarques sur la langue française*, cité par Firmin-Didot 1868 : 230.
9. En voici quelques exemples : teste ~~l~~tête, escrits ~~l~~écrits, faicts ~~l~~faits, advis ~~l~~avis, auteur ~~l~~auteur, efficace ~~l~~eficace, hostel ~~l~~hotel, pied ~~l~~pié, sçait ~~l~~sait, veu ~~l~~vû, attend ~~l~~atten, pressentiment ~~l~~présentiment aage ~~l~~âge, meschant ~~l~~méchan, avecque ~~l~~avéque, nopces ~~l~~noces, qualité ~~l~~calité, connoist ~~l~~conait, etc.
10. Brunot, 1905-, III, I^{ère} partie, ch. IX (« La préciosité ») ; IV, I^{ère} partie, ch. IV (« La réforme dans les salons et les cercles. Une campagne phonétiste »).
11. Thibierge dit qu'il s'est servi, pour son *Traité*, du *Manuel des Étrangers* de Domergue, le seul, à son avis, qui ait analysé à fond le problème du genre des noms, en réduisant les 500 règles du célèbre *grammairien-patriote*.
12. Sur le genre grammatical, voir Violi 1987 et Yaguello 1992 (II^e partie : « L'image des femmes dans la langue »), qui considèrent le genre essentiellement comme support aux représentations symboliques collectives.

RÉSUMÉS

Les *Lettres* anonymes qui sont l'objet du présent article offrent une nouvelle perspective sur la relation entre les femmes et la grammaire. Si, au XVIII^e siècle, l'opinion commune est que dans le domaine de la grammaire les femmes montrent toute leur faiblesse d'esprit et leur infériorité, ces lettres, décidément polémiques contre les stéréotypes des fautes de grammaire féminines, sont la preuve que, si la femme reçoit une éducation adéquate en linguistique, elle peut rivaliser avec l'homme, même dans le domaine ardu de la réflexion grammaticale : en effet, la demoiselle examine et réforme de nombreux aspects phonétiques, orthographiques et morphosyntaxiques du français. Le XVIII^e siècle nous a laissé de nombreuses grammaires pour les dames. Les *Lettres* ne sont pas une grammaire pour les dames, mais une grammaire des dames, à savoir un projet de réforme de la langue française fondé sur des principes « féminins ».

The anonymous letters that are the subject of this paper provide a new perspective on the relationship between women and grammar. If, in the 18th century, the common opinion was that in the field of grammar women show all their weakness and inferiority, these letters, decidedly polemic against stereotypes of feminine grammatical errors, are proof that, if women receive an

adequate education in linguistics, they can compete with men, even in the grammatical reflection: in fact, the “demoiselle” advances many propositions to reformat phonetics, orthography and grammar of French. The 18th century has left many grammars for the ladies. Letters are not a grammar for the ladies, but a ladies’ grammar, ie a reform of French based on female principles.

INDEX

Mots-clés : Grammaire des dames, XVIIIe siècle, Réforme du français, Sexisme linguistique, Féminisation des noms

Keywords : Women’s grammar, 18th century, Reform of French, Linguistic sexism, Feminization of nouns

AUTEUR

NADIA MINERVA

Université de Catane